Houck, Judith A.: **Hot and bothered**. Women, medicine and menopause in modern America. Cambridge Massachusetts, London, Harvard University Press, 2006. XII, 328 p. £ 24.95; € 34.—. ISBN 0-674-01896-6.

Les diverses études sociologiques ou anthropologiques qui – depuis les années 1980 – ont pris la ménopause pour objet d'étude se sont essentiellement focalisées sur la construction de celle-ci comme une «maladie de carence» dans les années 1960, ainsi que sur la prescription de plus en plus massive d'un traitement hormonal de substitution (THS) au cours des quatre dernières décennies du XX^e siècle. Ayant opté pour un spectre chronologique plus large, Judith Houck constate que la commercialisation des premières hormones de synthèse en 1938 ne modifia guère la manière de traiter la ménopause des médecins américains – que la majorité d'entre eux considéraient comme une transition naturelle – au cours des deux décennies suivantes. Selon la doctrine dominante, des hormones devaient être prescrites aux seules femmes souffrant de manière aiguë de certains symptômes à la ménopause, et ce uniquement pour une période limitée. En outre, l'arsenal thérapeutique d'alors accordait une place plus importante à la «réassurance» (informations et conseils) ainsi qu'aux sédatifs. Ce n'est qu'à partir des années 1960 que la prise d'hormones sur le long terme (jusqu'à la tombe ...) s'est vue préconisée pour l'ensemble des femmes, d'abord pour préserver leur jeunesse et leur féminité (cf. le célèbre ouvrage *Feminine Forever* du Dr Robert Wilson), puis pour lutter à titre préventif contre l'ostéoporose et les maladies cardio-vasculaires. Dans son épilogue, Houck nous rappelle que le corps médical a été amené à reconsidérer cette pratique en 2002, suite à une vaste étude clinique menée aux USA qui démontra que les risques de cancers et de maladies cardio-vasculaires liés au THS l'emportaient sur les potentiels bénéfiques, notamment en matière d'ostéoporose. Aussi, dans les *guidelines* actuelles, un THS ne doit à nouveau être prescrit que pour une brève période, et ce uniquement aux femmes qui souffrent de symptômes sévères. Houck relativise toutefois l'ampleur du changement survenu à l'aube du XXI^e siècle en nous rappelant que les risques de cancers liés à la prise d'hormones étaient connus de longue date. Une importante controverse à ce propos avait notamment déjà eu lieu dans la deuxième moitié des années 1970, sans que les pratiques de prescription ne s'en trouvent pour autant durablement modifiées.

Si Houck a bien évidemment bénéficié des travaux antérieurs, son ouvrage – tiré d'une thèse de doctorat – s'avère une contribution originale. Couvrant presque l'ensemble du XX^e siècle, sa recherche aborde avec une profondeur historique des plus appréciables aussi bien l'attitude du corps médical envers la ménopause que la manière dont les femmes ont pu relater leur expérience en ce domaine. Mais c'est surtout en se distanciant de manière subtile des analyses organisées autour du thème de la médicalisation que Houck renouvelle de manière stimulante l'abord de sa thématique. Pour ce faire, elle s'appuie sur certaines réflexions engagées au sein de l'histoire de la médecine et des études genre. Cela la conduit d'une part à récuser une vision monolithique du corps médical et à lui substituer une appréhension beaucoup plus différenciée. Ainsi, les positions des élites médicales se trouvent distinguées de celles des médecins ordinaires, ou encore les écarts entre les écrits théoriques et la pratique clinique, mais aussi entre les travaux scientifiques et les textes de vulgarisation se voient-ils pris en considération. De même, si Houck n'hésite pas à pointer le

sexisme de certains médecins, elle se montre surtout soucieuse de rendre compte de la diversité des positionnements du corps médical en ce qui concerne le statut accordé aux femmes. L'attention qu'elle porte à la manière dont les femmes ont pu vivre leur ménopause s'inscrit d'autre part ouvertement dans l'intérêt croissant pour le point de vue des patient-e-s au sein de l'histoire de la médecine. Cela dit, son refus de faire des femmes de simples victimes passives de discours aliénants doit aussi beaucoup à l'importance accordée à l'*agency* des femmes au sein des *Gender Studies*.

En accord avec ces choix historiographiques, sa recherche repose sur trois types de sources: (a) des textes scientifiques produits par le corps médical à l'attention des confrères et consœurs; (b) des articles et des brochures rédigés le plus souvent par des médecins à l'attention d'un public que Houck définit comme essentiellement composé de femmes blanches appartenant aux classes moyennes et supérieures (un type de sources réunies sous la notion de «presse populaire»); et enfin (c) des témoignages de femmes, appartenant à la même catégorie sociale, relatant leur vécu de la ménopause. On l'aura compris, cet ouvrage doit beaucoup de son intérêt et de son originalité au fait que Houck a pu mettre la main sur plusieurs collections de témoignages, et cela pour deux des trois périodes qu'elle étudie. Mais surtout, la manière dont elle croise ces divers types de sources nous paraît fort convaincante: Houck développe en effet une analyse fine et nuancée des rapports complexes qui se tissent entre les différents acteurs en présence dans chacune des trois phases que comprend sa périodisation (1897–1937, 1938–1962 et 1963–1980).

Pour satisfaire à la note critique requise dans tout compte rendu, disons que cet ouvrage a les défauts de ses qualités. Premièrement, l'écriture de Houck se caractérise par le souci de rendre compte de manière nuancée non seulement des similitudes et des différences entre les discours développés dans les écrits scientifiques, la presse populaire et les témoignages de femmes, mais elle s'emploie aussi à mettre en lumière la diversité des positions à l'intérieur de chacune de ces trois catégories de sources. Si cela ne nuit nullement à la clarté du propos, la force de la démonstration s'en trouve quelque peu amenuisée cependant. Deuxièmement, les échelles d'analyse retenues oscillant entre le micro et le macro – Houck entend en effet traiter de l'évolution de la conception de la féminité et du statut assigné aux femmes à travers cette histoire de la ménopause –, certains aspects restent quelque peu dans l'ombre. On manque en particulier d'informations sur les motivations des acteurs et des actrices amenés à s'exprimer sur la ménopause et, par conséquent, sur les conditions de production de certains discours. Cela dit, il s'agit bel et bien d'un ouvrage de référence et l'auteure a su relever le défi qu'elle s'était lancé: montrer en quoi les significations prêtées à la ménopause reflètent, pour chacune des différentes phases du XX^e siècle, les débats concernant le statut des femmes ainsi que les aspirations de ces dernières.

Catherine Fussinger, Lausanne